

Un siècle que nous respirons ensemble. Une vie de contemplation durant laquelle mon cœur n'a parlé qu'à lui-même. Les bavards causent mais ne m'entendent pas. Différents des autres animaux, ceux-là ont perdu leurs plumes, leurs poils et leurs crocs. Ils appartiennent à une espèce en constante évolution, s'adonnant à diverses activités.

Les bavards sont à la fois semblables et singuliers. À maturité, ils foulent la terre d'un pas décidé. Les années remplissent leurs bouches de mots et leurs corps d'accessoires. Quand le ciel est colère ils couvrent leur peau de matières et quand il est charité, je suis témoin de leur légèreté. Mon intérêt pour eux fut longtemps variable. Entre nous, tout me paraissait dispensable, jusqu'à ce soir de juillet où je l'ai rencontrée.

La jeune fille portait sur la tête un canotier duquel dépassaient deux tresses et deux rubans. Dans ses souliers usés et sa robe froissée, elle avait, ce jour-là, hissé son secret sur ma colline. C'était l'été. On butinait à tire-d'aile près de la rivière et sur la berge encore inondée de soleil, la nuit s'annonçait comme la plus chaude de l'année.

Le ciel rougit quand elle se mit à sangloter contre moi. Je sentis mon cœur chavirer lentement entre ses bras. Le sien cabossait sa poitrine comme s'il allait s'en dérober. Difficile de souscrire à une telle volonté. La jeune fille sentait le foin et le muguet. J'enregistrai les autres détails qui la constituaient. Le talon émoussé de sa chaussure. Le duvet roux dans le creux de sa nuque. Le grain de beauté ancré à la ligne de sa bouche. Malgré les bleus sur ses poignets et un genou écorché, c'était pour sûr, l'une des plus belles créatures que le monde n'ait jamais porté. Saisi par la pureté de son chagrin, je la convoquai en rêve pour l'en délivrer. J'avais pour moi le solide argument des énergies.

Le fard du lichen. Le rempart des orties. Avec son consentement, je choisirais la mousse la plus verte pour fabriquer son nid et le chant des grives comme berceuse. Je lui offrirais mes fruits, mes racines et lui conteraï les chemins invisibles. Ceux qui épousent les nuages et ceux qui creusent la terre. En échange de son secret, je lui livrerais celui des sources et des rivières. Le vent qui accouche des tempêtes. Le goût du sable, de l'océan. Tout ce qui vit sur moi impunément.

Je la conjurai de rester à mes côtés. Me laisser la nourrir, la chérir, la préserver. Mais comme tout individu de son espèce, la jeune fille n'entendait pas mes prières. Je sacrifiai la quiétude de mon existence à une passion sourde.

Une ombre se pencha sur ma tendresse.

Elle appartenait à un garçon endimanché aux cheveux gominés. Tel un esprit frappeur, il saisit la jeune fille par le cou et lui imposa un baiser. La gifle qu'il reçut en retour fut si forte qu'elle fit tomber le canotier à mes pieds.

«C'est la dernière fois que tu me touches», lui dit-elle en s'essuyant les lèvres, dégoûtée. La moue que la jeune fille affichait laissait peu de place au doute – elle ne lui pardonnerait jamais. Ni les brutalités de la soirée, ni celles des jours passés. Le garçon était monté sur la colline pour tenter de les lui faire oublier. Mais ici comme ailleurs, sa nature ne savait pas y faire. Les sentiments étaient pour lui sauvagerie. Il avait donc pris l'habitude de les traiter avec mépris. Je vis le sang couler de ses narines et sa chemise blanche devenir une constellation de taches indélébiles. Le garçon, étourdi, s'allongea dans l'herbe tiède pour enrayer le flux. Ferma les yeux.

La rivière en contre-bas n'avait que faire des événements. La nuit s'y organisait. Les roseaux pliaient sous les assauts des crapauds. On quittait peu à peu les terriers, les tanières, les fourrés. Des stratèges fomentaient des plans d'attaque en secret. Le cri des proies se faisait plus précis. L'œil des prédateurs plus aiguisé. À l'apparition des premières étoiles, chacun s'apprêtait à endosser son rôle pour l'obscur spectacle.

Quand les rapaces entrèrent en scène, le garçon sursauta. Releva brusquement la tête et la secoua pour s'extraire de sa torpeur. Pendant qu'il s'était assoupi, son nez avait cessé de couler.

La jeune fille – envolée.

Avant de rejoindre la berge, le garçon aux cheveux gominés sortit de sa poche une petite lame qui brillait dans la nuit. Il gratta LOUISE sur ma peau avec la pointe du couteau.

Voilà comment j'ai su son prénom.

L'automne installait sa couche froide dans le lit de la rivière quand le vieil homme apparut au loin. C'était un de ces matins où l'humidité mord les corps et lèche goulûment la terre. Ma colline frissonnait entre ses mâchoires. Je la sentais fébrile mais aussi réjouie de se faire courtisane de la pluie.

Le bavard chercha du regard un abri. Quelques pas laborieux conduisirent le vieil homme jusqu'à moi. Son costume était trempé et la chair qui le portait, épuisée. Il plia les genoux avec grande difficulté. Laissa glisser jusqu'à mes pieds sa carcasse tout en maudissant la trahison qu'elle lui imposait. Le séant du vieil homme atterrit sur un chapeau mouillé. Il ramassa le canotier de Louise et le mit sur sa tête comme si l'objet lui appartenait.

L'homme plongea ses doigts crochus dans la terre mouillée et se mit à lui parler. À l'intérieur du cachot de sa gorge résonnaient des plaintes, des cris étouffés, des naufrages. Le bavard leva les yeux au ciel et demanda pourquoi Dieu le laissait croupir ainsi. Il s'indigna quant à la déchéance de sa mémoire. Disait qu'elle était devenue sournoise, économe au point de ne lui distiller que les souvenirs d'un monde enragé.

J'ai écouté la plainte du vieil homme tout l'automne. Il me la chantait chaque matin, engoncé dans son costume en feutre et coiffé du canotier. Parfois il apportait avec lui un repas frugal. Nourrissait mes grives avec un quignon de pain. Après avoir mangé, le bavard essuyait sa bouche et sa mélancolie dans un mouchoir à carreaux rouges et blancs. Puis il s'endormait au milieu d'une phrase, la poursuivait à son réveil quand le vent frais de l'après-midi sifflait dans la colline.

Le vieil homme se posait des questions auxquelles même son grand âge ne pouvait répondre. Ses mots exotiques et ses mystérieuses interrogations flottaient dans l'air comme des petits fantômes invisibles sans écho.

Il voulait savoir *pourquoi*.

*Pourquoi les dictatures? Pourquoi les ruines? Les monstres froids et les coupeurs de tête? Pourquoi le son des cloches et le goût du silence? Pourquoi les appels à la prière et le vide du ciel?*

Il n'y avait jamais eu de massacre sur la colline. Aucune révolution. J'ignorais tout des nations, des politiques et des morbides distractions. Mais je devinais maintenant que la jeune fille et le vieil homme étaient nés dans un monde trouble où la confusion régnait en maître sur son royaume.

Louise me manquait. Savoir son innocence menacée me terrifiait.

Les lettres de son doux prénom avaient donné naissance à une plaie immense qui me rongea le cœur et m'engourdisait les flancs. J'étais écorché par une large cicatrice nécrosée. La proie de champignons envahisseurs, bandes de vampires et autres insectes suceurs. Je confiai ma douleur au vieil homme – sans succès.

Aux premières gelées, le vieillard s'arrêta de parler.

Il retira le canotier de son crâne, cala son dos sur un tas de fagots.

La feuille que je vis tomber sur lui avait la forme d'une main. Elle plana un instant au-dessus de son visage puis se posa délicatement sur sa bouche. La poitrine du vieil homme se souleva pour arracher au monde son dernier souffle.

L'homme ferma les yeux, enfin tranquille.

« Qui a tué le monde ? » furent ses derniers mots.

L'hiver me prenait mes plus fidèles compagnons.

Mes grives avaient quitté la colline noyée dans les brumes pour aller bercer le sud. La rivière tombait dans un sommeil que l'on pouvait croire éternel. Même le corps du vieil homme avait disparu. Seul le chapeau recouvert de givre demeurait encore sous ma protection.

Dans un brouillard épais, je sentais la nostalgie m'envahir en même temps que la maladie se propager. Louise s'éloignait chaque jour un peu plus. Elle grandissait par-delà les terres exploitées, dans un ailleurs que je ne connaissais jamais. Je me demandais si elle avait trouvé quelqu'un pour la consoler. Il m'arrivait de l'espérer, le redouter, aussi. Avais-je seulement le droit de penser encore à elle ? Ou était-elle devenue la fiancée de ce monde étranger dont le vieil homme parlait ? Dans mes rêves, Louise demeurait insaisissable. Mes pensées n'étaient que pour elle jusqu'à cet après-midi glacé où je reçus de plein fouet mon premier boulet.

Leurs éclats de rire résonnaient comme une fête dans la colline immaculée. Trois petits bavards me désignèrent comme totem le dernier jour de l'année. Après un chant de Noël malicieusement esquiné, leurs mains gantées pulvérisèrent contre moi une myriade de boules de neige. Il suffit de quelques projectiles pour rendre leur joie irrésistible. J'oubliai alors le cancer des sentiments sous les cristaux et sentis les flux d'énergie circuler à nouveau. Je découvris dans les veines des enfants une sève prodigieuse. Face à un tel spectacle, la vie ne pouvait être qu'un miracle. Tout semblait possible. J'en fus dès lors convaincu ; quelle que soit la gravité de nos blessures, le monde pouvait guérir de sa tragédie. Grâce au jeu des petits, l'espoir m'était à nouveau permis. Nous étions les héros d'une seule et même histoire ;

faits du même bois. Nous portions le feu, eux et moi. Rien ne pouvait détraquer sa vigueur. Rien ne pouvait anéantir sa flamme – nous ne le permettrions pas.

Les bambins s'apprêtaient à grimper sur moi quand un petit aperçut dans la neige le gallon noir d'un chapeau dévoré par le froid. Il déterra le couvre-chef et, galvanisé par sa découverte, le fixa sur sa tête.

« C'est moi le roi ! Et le dernier arrivé en haut est une poule mouillée ! »

La vitesse à laquelle le petit avançait était impressionnante. Il semblait évident que tous les sommets lui appartenaient déjà. Naturellement doué pour les ascensions fulgurantes, il ne manquait pas d'exprimer sa supériorité à ses amis. L'enfant avait l'ambition chevillée au corps et la certitude que ce qui l'attendait en haut, était son trésor, à lui.

Mais une branche malade sur laquelle était le petit roi céda sous son poids. Je le vis tomber de son trône en poussant un cri d'oïsson. Les autres qui avaient renoncé à le suivre dans son rêve de gloire, déboulèrent dans la poudreuse et s'agenouillèrent près de lui. Après quelques roulades dans la colline, le canotier disparut comme Louise, un soir d'été.

Les minutes défilèrent dans l'angoisse générale. On répéta le nom du malheureux à l'unisson pour conjurer la chute de l'enfant-roi. Les flocons cotonneux se succédèrent sur son visage blême.

Le petit roi ne dormait pas. Non, le petit roi ne dormait pas.

Il ouvrit les yeux, fit un clin d'œil à ses camarades et dit : « même pas mal ».

Au printemps les grives célébrèrent leur retour en fanfare.

Malgré mon infection grandissante, je continuais d'apprécier la visite des animaux de la colline. Après les bains amoureux et les gracieux barbotages au bord de la rivière, chacun venait s'enquérir de ma santé. J'offris quelques fruits en témoignage de ma reconnaissance.

Chaque créature possédait une vie intérieure qui me prodiguait force et émotion. Toutes me rappelaient à leur manière la jeune fille au canotier. Louise était la robe rouge du renard et l'œil rond de la chouette. Le rebond du moineau, l'allégresse de l'écureuil. Le bourdonnement des abeilles, la chrysalide du papillon. La toile de l'araignée. Le vol du scarabée. Le petit hérisson. Louise était le roc poli par les flots. La truite qui avait franchi l'estuaire et remonté le fleuve pour atteindre la rivière.

La jeune fille était la terre sur ma ligne d'horizon.

Elle était le temps qui passe, la plus douce des saisons.  
Et je l'aimais. Comme on aime la vie juste avant de mourir – à pierre fendre.

Les années se sont enchaînées. Les chaudes. Les froides. Les indécises. Je les ai vécues dans la colline que les bavards ont bétonnée.

Le soleil n'inonde plus la berge à présent mais leurs propriétés. Autour de moi ils s'activent, délimitent mon espace. Ils prennent aussi des mesures. On m'ausculte à l'aide de cordes et de crampons. Je suis sanglé et parfois même amputé car je suis devenu «un danger».

Je n'ai plus rien d'autre à contempler que leurs bavardages.

Plus d'animaux. Plus de rivière. Plus de lumière.

Je devrais être satisfait car j'ai vu ce que je voulais voir.

Un monde rempli de plastique et de fictions. De dieux indécentes et de folles mythologies. J'ai pu entendre leurs prescripteurs et regarder construire leurs administrations. Je les ai vus bâtir des murs autour de moi et autour d'eux-mêmes. Éclairer la nuit avec des fusées et des gyrophares. Ils ont érigé des tours, des mémoriaux. Des parkings, des supermarchés. J'ai assisté aux unions, aux scissions et aux compétitions. J'ai entendu les chants militaires et scander les slogans révolutionnaires. J'ai scruté l'horizon et aperçu leurs armées défiler. Des drapeaux flotter et des milliers de réfugiés.

J'ai vu.

La nuit sera longue sur la colline.

J'ai cent ans aujourd'hui et suis marqué d'une énorme croix rouge.

Mes racines sont putrides et le canotier n'est plus qu'un lointain souvenir qu'une jeune fille retrouve devant moi. Elle porte deux tresses et deux rubans. Pendant que l'engin gronde et commence à tronçonner mes côtes, j'enregistre les détails de la créature. Le talon émoussé de sa chaussure. Le duvet roux dans le creux de sa nuque. Le grain de beauté ancré à la ligne de sa bouche. Ma peau se déchire lentement quand elle s'écarte de la foule.

Louise n'est plus une jeune fille. Elle a autant de rides sur son visage que les murs de la ville ont de publicités. Encadrée par les autorités, elle est la seule parmi les militants à ne pas crier. Elle ne blâme ni mon bourreau, ni les policiers venus le protéger – elle pleure juste avec moi l'été, la nuit la plus chaude de l'année.

Amie, j'ai le cœur qui renverse.